

Le progrès

Hardi, voiles au vent, voyez-vous ce navire
 Qui semble voler sur la mer ?
Tandis qu'il se balance, à ses flancs on admire
 Sa belle cuirasse de fer.

Mais lorsqu'en s'avancant l'armure protectrice
 Rayait les flots avec orgueil,
Le fer a fait tourner l'aiguille conductrice....
 La boussole mène à l'écueil.

Le métal couvre en vain la carène qui sombre
 Au milieu de brouillards épais
Et ce léviathan qui s'engloutit dans l'ombre
 Offre l'image du progrès !

De splendides flambeaux aux brumes de la terre
 Ont beau donner des reflets d'or,
Sous les rayons brûlants d'une vive lumière
 Germent des semences de mort.

Le progrès n'est qu'un mot, si l'homme pour son guide
 A rejeté la main de Dieu,
Et le mal seul bondit en élan plus rapide
 Quand les machines sont en jeu !

De nos jours la pensée est une marchandise
Partout débitée au rabais.
La presse sans répit édite la sottise
Dont un vil prix fait le succès.

De ces livres féconds chaque feuillet colporte
Au loin le vice ou les travers,
Virus contagieux que la vapeur emporte
Et va semant dans l'univers.

Asservie à des fils, l'étincelle au mensonge
Prête les ailes de l'éclair ;
Il vole en propageant la révolte qui ronge
Notre siècle comme un cancer.

En guise de lauriers, au triomphe qui passe,
Si l'on jette la poudre d'or,
C'est qu'au monde il n'est plus d'idéal qui surpasse
L'or convoité du sud au nord !

Être riche, jouir des biens qu'un autre envie,
C'est où convergent les souhaits ;
Remplir un coffre-fort est le but de la vie,
Et l'avoir plein, c'est le progrès ?

A-t-il donc ennobli les pinceaux et la lyre,
Ce réalisme sans pudeur,
Hideux *Quasimodo* dont le génie inspire
Les Raphaëls de la laideur ?

Est-ce aller en avant qu'aller au panthéisme,
Fossile abject du sol païen,
Qui du siècle dernier détrôna l'athéisme
Mais à sa place ne mit rien ?

Ce n'est plus vers les cieux, posant pierre sur pierre,
Que monte un moderne Titan ;
Creusant toujours plus bas dans le sein de la terre,
Son foret cherche le néant.

Acclamez le progrès, quand l'avare nature
Hésite presque à vous nourrir ;
Surchargez de fumée une atmosphère impure
Où nul bon fruit ne peut mûrir !

D'un passé glorieux faites tomber les traces
Sous le marteau démolisseur !
Que le vice à son aise et dans de larges places
De sa robe traîne l'ampleur !

Escomptez l'avenir, embellissez vos villes,
Gâchez le plâtre et le carton.
Les foules vous suivront, ô Panurges habiles
À faire sauter un mouton !

Heureux et satisfaits, offrez donc à la Bourse
Vos sacrifices au hasard ;
Oubliez qu'un caillou peut, arrêtant sa course,
Faire parfois verser un char !

Si Dieu n'en pose point les premières assises,
Babel un jour s'écroulera,
Murailles vainement par l'orgueil entreprises,
Que le tonnerre écrasera !

Ah ! vous disparaissiez sous d'immenses décombres,
Vous qui levez un front si fier !
Et vous serez maudits par vos fils, pâles ombres,
Errant dans un terrestre enfer !

Louis de LAINCEL, mai 1860.

Paru dans *La France littéraire, artistique, scientifique* en 1860.